

STÉPHANIE
ARC

Quitter Paris



qui nous est cher, ce qui nous importe, les textes qui nous ont marqués, les choses que l'on sait, celles que l'on ne sait pas, les auteur.e.s que l'on aime, les lieux qui comptent, en somme ce qui constitue le cœur de notre existence. Je suis quelqu'un d'assez touche-à-touche et j'ai eu la chance d'acquérir une culture à la fois scientifique et littéraire : cela s'exprime dans le texte. Ce premier roman est une manière de rendre hommage à tout ce qui m'a construite.

La narratrice est en couple avec une femme, en quoi était-ce important pour toi de parler de cette relation ? Tout de suite, c'est le « Je » qui s'est imposée. Or le français est une langue genrée, puisque le neutre n'existe pas : on n'est obligé de choisir. Ce « je » allait-il être une femme ? Il m'a paru évident que oui. Depuis des années, spontanément, je lis plus volontiers des œuvres signées par des femmes (Olivia Rosenthal, Noémi Lefebvre, Emmanuelle Pireyre, Julia Deck, Nathalie Quintane, ou Nathalie Léger), qui parlent de femmes, avec lesquels je me sens en plus grande communauté de pensée et d'expérience sociale. Il y a bien eu un moment, au début, où j'ai pensé brouiller les genres (et donc les sexualités) : écrire un texte où l'on ne pourrait pas

identifier le genre de la personne qui parle, un peu à l'image du roman d'Anne Garréta, *Pas un jour*. Mais c'était une contrainte formelle trop forte pour moi, car elle m'interdisait d'utiliser certains mots, verbes ou adjectifs, qui trahissent le sexe du narrateur ou de la narratrice. Or je voulais être libre d'employer les mots qui sonnent le mieux dans la phrase, par leur rythme ou leur sonorité. Dans cette même logique, l'histoire d'amour lesbienne m'est apparue comme une évidence parce que cela fait partie de mon univers, de mon quotidien, au-delà du fait que je milite depuis des années contre l'invisibilisation des relations entre femmes. C'était sans doute une façon de visibiliser l'amour lesbien, et de m'inscrire dans une lignée de textes littéraires qui ont énormément compté pour moi mais aussi pour la

communauté et la culture lesbiennes : Colette, Violette Leduc, Monique Wittig, Jocelyne François, Nina Bouraoui, Ann Scott, Wendy Delorme, etc. Le rôle de la littérature est aussi de témoigner de nos existences.

Et en même temps, cette relation est banalisée, comme dans les romans de Mireille Best que tu cites au début de ton roman...Oui, en effet, cette relation amoureuse intervient comme un fait dans l'histoire, une donnée, un élément, mais elle n'est pas problématisée en tant que telle, c'est presque un non-sujet ! Comme Mila dans *l'Hymne aux murènes* de Mireille Best, la narratrice aime passionnément les chiens. Elle en voudrait un, un gros si possible, le roman commence là-dessus, sur ce rêve un peu fou à ses yeux, comme la preuve qu'un jour elle aurait « grandi »,